

Je est un autre *M. Butterfly* de David Cronenberg

Georges Privet

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1994). Compte rendu de [Je est un autre / *M. Butterfly* de David Cronenberg]. *24 images*, (71), 71–71.

JE EST UN AUTRE

par Georges Privet

Un petit diplomate français, qui vient tout juste d'arriver en Chine, s'éprend d'une diva d'opérette qui est visiblement un travesti. L'anecdote serait presque drôle si elle n'était pas rigoureusement vraie, mais elle devient tragique avec un cinéaste comme David Cronenberg. Sous son objectif, les faits réels que raconte *M. Butterfly* donnent naissance à un drame fantastique sur l'importance du regard; une tragédie de la perception qui repose sur l'aveuglement d'un homme tombé amoureux d'une créature qui n'existe que dans son imagination...

Il y a, bien sûr, toujours eu chez David Cronenberg un monde de différence entre la «réalité» et l'image que l'on s'en fait. Ce monde de différence, le cinéaste l'a arpenté de la *Dead Zone* de Stephen King à l'Interzone de William Burroughs, à travers les quêtes et les enquêtes d'artistes et d'espions qui cherchent le secret de leur être. Dans *M. Butterfly*, Cronenberg s'attaque toutefois à un tout autre genre de personnage: un petit diplomate qui ne cherche rien d'autre dans le monde que le reflet rassurant de ses convictions, et qui découvre un jour l'homme qu'il est vraiment à force d'avoir longtemps nié son existence. Cronenberg élargit toutefois cette idée d'un homme aveuglé par ses fantasmes (sexuels et impérialistes) pour faire de *M. Butterfly* une allégorie complexe des rapports entre l'Europe et l'Asie; avec, d'un côté, un bureaucrate timoré qui se prend pour James Bond (mais qui est vraiment une Madame Butterfly), et de l'autre, un improbable travelo, qui devient la Mata Hari de la révolution chinoise...

De fait, on pourrait dire que l'histoire incroyable de Rene Gallimard et de Song Liling (les noms véritables ont dû être changés pour le film) n'est qu'une variation supplémentaire sur le thème — cher à l'auteur — du divorce de l'esprit et de la chair. Et ce n'est sans doute pas un hasard si Cronenberg s'est tourné (pour la troisième fois consécutive) vers des faits réels pour nous entraîner dans le fan-

tastique; on a d'ailleurs parfois l'impression que l'auteur de *The Fly* a inventé de toutes pièces cette *Butterfly* où un homme croit faire un enfant à un autre qui incarne ses fantasmes.

On se demande d'ailleurs comment Cronenberg aurait pu résister à la métaphore qu'offrait la relation de ces deux hommes, et à son reflet des malentendus ancestraux entre l'Europe et l'Orient? Et on se demande comment il aurait pu laisser passer la chance de nous montrer le monde à travers les yeux d'un homme qui a pratiquement rêvé sa vie pendant près de vingt ans? L'auteur de *Naked Lunch* et de *Videodrome* ne le pouvait visiblement pas, et il a signé ici un film remarquable qui prolonge et éclaire sous un jour neuf la plupart des thèmes qui composent son œuvre; de l'équilibre précaire de l'identité à la subjectivité de nos perceptions, et des pressions qu'exerce la société à l'expression artistique de nos différences...

Pourtant, cette fable fantastique sur le regard et ses périls, s'est heurtée ironiquement à l'aveuglement obstiné de la critique. En reprochant d'emblée à Cronenberg de nous suggérer l'identité de sa Butterfly, les critiques ont refusé de regarder le film que le cinéaste leur donnait à voir. Un film qui raconte la folle et terrible histoire d'amour qui lie un être à son imagination, et qui expose le monde entier comme une vaste et fragile illusion.

Un peu comme la vie de cet homme trahi par la femme qui dormait en lui, et qui meurt comme un papillon étouffé par sa chrysalide...



Rene Gallimard (Jeremy Irons) et Song Liling (John Lone).

M. BUTTERFLY

Canada 1993. Ré.: David Cronenberg. Scé.: David Henry Hwang. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Ronald Sanders. Mus.: Howard Shore. Int.: Jeremy Irons, John Lone, Barbara Sukowa. 100 minutes. Couleur. Dist.: Warner.